

Persistance et évolution des figures de l'imaginaire

Maurice Lemire, *Le mythe de l'Amérique dans l'imaginaire « canadien »*, Québec, Nota bene, coll. « Essais critiques », 2003, 238 p.

François Paré, *La distance habitée*, Ottawa, Le Nordir, coll. « Roger-Bernard », 2003, 280 p.

Michel Gaulin

Numéro 114, été 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36922ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gaulin, M. (2004). Compte rendu de [Persistance et évolution des figures de l'imaginaire / Maurice Lemire, *Le mythe de l'Amérique dans l'imaginaire « canadien »*, Québec, Nota bene, coll. « Essais critiques », 2003, 238 p. / François Paré, *La distance habitée*, Ottawa, Le Nordir, coll. « Roger-Bernard », 2003, 280 p.] *Lettres québécoises*, (114), 38-39.

Persistance et évolution des figures de l'imaginaire

Deux ouvrages qui témoignent de la persistance de certaines figures fondamentales de l'imaginaire à travers des mutations sociales de tous ordres et de nouvelles façons de percevoir le monde.

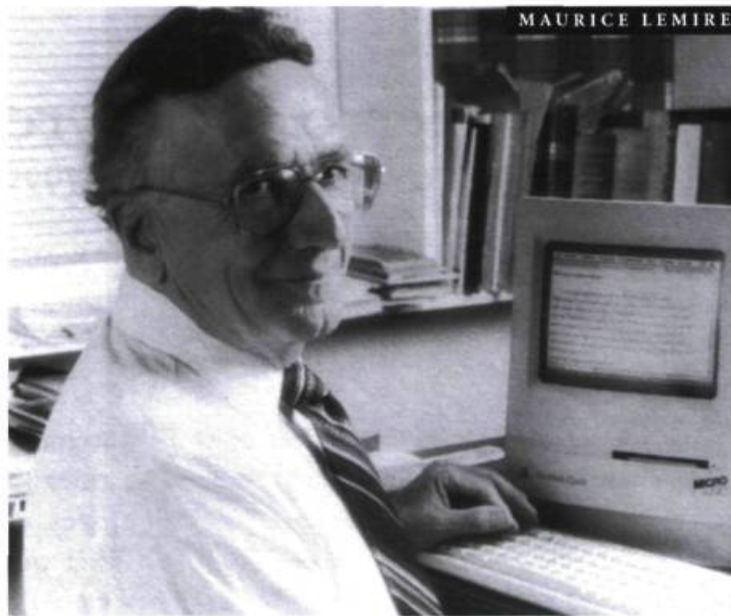
ESSAI | MICHEL GAULIN

L'IMAGINAIRE CONSTITUE à coup sûr l'une des composantes essentielles de notre humanité. Les enchantements de l'imagination, qu'ils soient le fait des livres, de la musique, de la danse, du théâtre ou du cinéma, donnent du piquant à la vie et lui confèrent un sens. Ce qui est vrai au premier chef pour les individus l'est également — dans un autre ordre de grandeur, il va sans dire — pour les peuples et autres regroupements humains qui, y trouvant la clé de leur particularité, s'en servent en même temps pour se forger une identité au sein du concert des nations. Situés pour ainsi dire aux deux extrêmes du cheminement des descendants des premiers Français arrivés en Amérique vers la fin de l'ère des grandes découvertes, les essais qui font l'objet de la présente chronique mettent brillamment en évidence l'un et l'autre la complexité de toute quête collective d'identité et les mutations que celle-ci se voit imposer par une réalité sans cesse mouvante, au sein de laquelle n'en perdurent pas moins certaines constantes qui dessinent peu à peu les traits de la personnalité commune.

L'IMAGINAIRE « CANADIEN »

Dans *Le mythe de l'Amérique dans l'imaginaire « canadien »*, Maurice Lemire se penche sur la longue — et difficile — édification d'un imaginaire proprement « canadien », depuis le moment où les premiers arrivants se trouvent confrontés à de vastes contrées encore inexploitées dont il fallait exprimer les réalités géophysiques inédites, jusqu'à celui où, après l'expérience coloniale française et la Conquête, leurs successeurs, dorénavant installés dans le long terme, tentent de se donner une littérature.

Lente et difficile évolution parce que fondée sur une persistante dialectique d'opposition qui mettait en conflit, d'une part, l'appel des grands espaces — avec l'idéal de liberté (parfois débridée) qu'ils représentaient — et, de l'autre, un projet de société fondamentalement conservateur érigé, dans un premier temps,

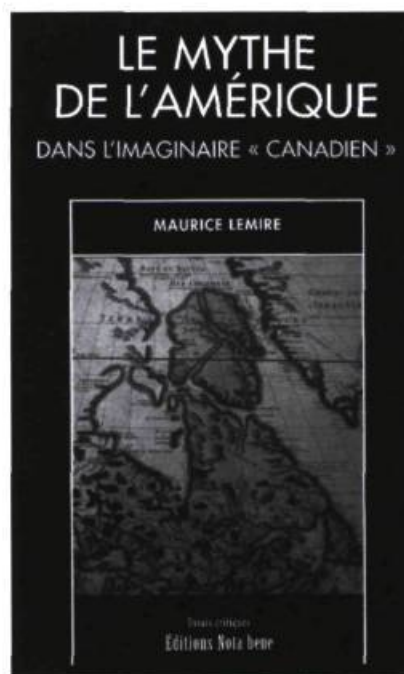


sur les impératifs de la sédentarisation et, plus tard, sur la préservation de valeurs morales tout orientées vers le triomphe du « vrai », du « beau » et du « bien ». Le propos de Maurice Lemire tend essentiellement à montrer que, malgré tous les efforts des élites pour le battre en brèche, le mythe de l'Amérique est resté constamment — et profondément — inscrit au cœur de la conscience « canadienne ».

Composé à partir de textes divers publiés ici et là — ou livrés dans des colloques — au cours des quelque vingt dernières années, mais sans doute en partie retravaillés ici pour les besoins de l'ensemble, l'ouvrage n'en démontre pas moins de belles

qualités d'unité et d'organisation. Il comporte un solide volet théorique axé sur la question de savoir si l'imaginaire peut être particulier (la réponse est oui : le milieu spécifique adapte à ses propres fins les grandes catégories de l'imaginaire universel) et un chapitre très intéressant consacré à la vision du Nouveau Monde telle qu'elle se dégage des relations que fit Champlain de ses premiers voyages, celui de 1603 et ceux qui s'échelonnent de 1604 à 1607 : vision d'ordre principalement pratique telle que pouvait en nourrir un marin géographe préoccupé avant tout de poser des balises en vue d'une installation éventuelle, mais incapable, en dernier ressort, de constituer un paysage ou une atmosphère.

L'essentiel du propos de Lemire porte toutefois sur la difficulté que représentait, pour les jeunes littérateurs désireux de mettre sur pied, au XIX^e siècle, une



littérature « nationale », la persistance, dans l'imaginaire populaire, du mythe de l'Amérique et de son pendant naturel, la volonté d'affranchissement par rapport aux normes de comportement que cherche à imposer toute société « organisée ». Au départ, comme le fait observer Lemire, les jeunes écrivains qui aspiraient à se faire un nom dans le monde des lettres étaient bien mal équipés pour relever le défi puisque la culture littéraire que leur avaient léguée leurs études classiques était une culture d'importation qui se heurtait violemment aux schèmes de pensée — et de rêve — qui enflammaient l'imaginaire populaire.

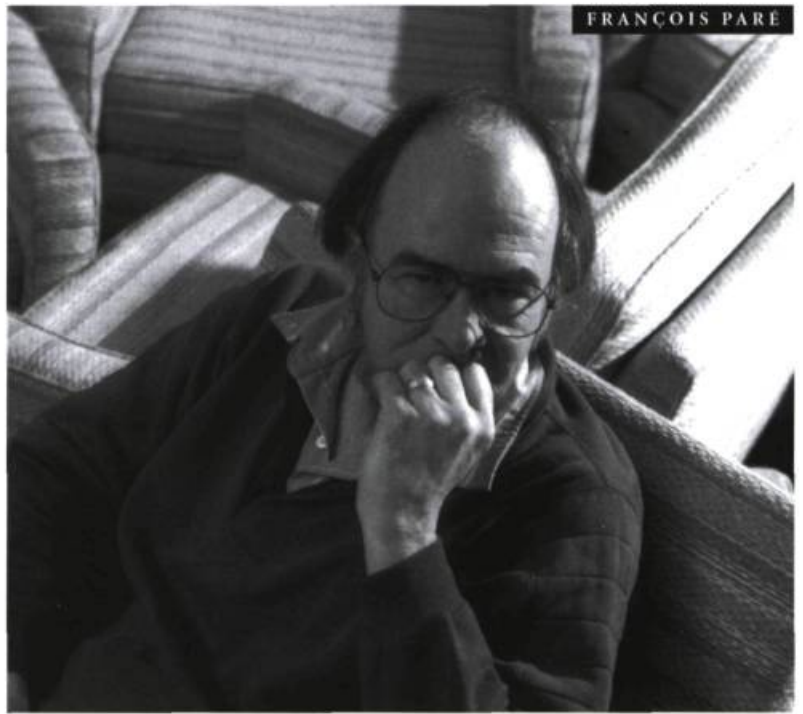
Il fallut donc qu'un accommodement quelconque se produisît, et celui-ci vint principalement, ainsi que l'on pouvait s'y attendre, des littérateurs eux-mêmes, qui récupérèrent à leurs propres fins quelques-unes des constantes de l'imaginaire populaire pour les réinterpréter et les rendre plus conformes à l'idéologie des élites grâce, en particulier, au choix des sujets et des genres — l'utilisation, par exemple, du conte, issu de la tradition populaire —, à la modification du discours, à la réprobation exprimée à l'endroit de certains personnages. Lemire se penche longuement, en interrogeant le fonctionnement interne des textes, sur ce qu'il appelle les « stratégies scripturaires » (p. 23) auxquelles donna lieu ce qu'il désigne lui-même comme un « trafic opéré par la littérature » (*ibid.*). En même temps, il montre que certains littérateurs plus doués — Joseph-Charles Taché, Louis Fréchette, Honoré Beaugrand, par exemple — réussirent à l'occasion la quadrature du cercle en se livrant à un éloge plus ou moins déguisé de l'errance et de la marginalité, mais en se donnant l'air de ne pas vouloir le faire. Chose certaine, c'est qu'au moment où l'on crut — seulement au *xx^e* siècle — pouvoir se permettre de présenter ouvertement de « bons » voyageurs (Léo-Paul Desrosiers) ou des hommes de la grande forêt sauvage (Menaud), le problème était largement dépassé, la société étant, entre-temps, passée à autre chose.

L'IMAGINAIRE « ÉCLATÉ » DE LA DIASPORA

Les choses avaient, entre-temps, effectivement bien changé. L'ouvrage de François Paré, *La distance habitée*, se présente comme un « essai de la route » (p. 9), au sein du « vacillement des identités » (*ibid.*) et de la « mobilité des appartenances » (p. 10). Paré poursuit ici, dans une volonté toujours plus poussée de théorisation, la réflexion qu'il avait amorcée, il y a déjà plus de dix ans, dans *Les littératures de l'exiguïté* (1992), ouvrage qui lui avait valu, à l'époque, le Prix du Gouverneur général du Conseil des Arts du Canada.

Porté tout entier par un grand mouvement de générosité envers l'autre, ce livre, souvent écrit dans un style hautement métaphorique et fuyant qui n'est pas sans évoquer à l'esprit l'écriture d'un Pascal Quignard, exprime l'espoir que « l'espace, autrefois signe de vacuité et d'abandon, devie[enne] le lieu d'un travail constant d'approximation de soi et des autres » (p. 13) et que la « frontière », longtemps ligne de démarcation, soit plutôt transformée, dorénavant, en « distance habitée, en lutte contre la mort, où, dans la densité des formes composites de la culture, se joueront la disparition et l'épiphanie de la différence » (p. 15). Pour ce faire, il faudra que l'être minoritaire, souvent réduit, jusqu'ici, au statut d'objet, accède enfin à celui de « sujet pleinement investi de [sa] différence » (p. 19), qu'il soit prêt à affronter le risque de la négociation et de l'accueil, celui aussi de la rupture avec son « origine dans la langue » (p. 29), et à trouver son identité dans « l'hétérogénéité du monde » (p. 47).

Paré s'interroge tout à la fois sur les caractéristiques de notions telles que l'itinérance culturelle, la communauté, la conscience diasporale et son



imaginaire, la créolisation croissante des langues comme des cultures et il appuie sa réflexion sur des exemples tirés d'un vaste filet tendu parmi des écrivains vivant en milieu minoritaire ou issus de cultures minoritaires mais ayant choisi d'écrire dans la langue d'une majorité. Nourrie par sa formation de seiziémiste et sa fréquentation des grands auteurs du domaine français, sa pensée est riche en aperçus de toute sorte et n'hésite pas à prendre elle-même des risques, comme c'est le cas, dans le chapitre consacré, vers la fin de l'ouvrage, à la notion (fort discutable à mon avis) de l'« antillanité »

de l'Acadie. Dans cette dernière partie, les chapitres sont d'ailleurs plus ciblés, comme ceux que Paré consacre, entre autres, à l'écriture féminine en Acadie (« La chatte et la toupie ») ou au cas de Lola Lemire Tostevin, écrivain d'origine franco-ontarienne, mais ayant opté pour l'anglais comme langue d'écriture. On remarquera enfin l'excellente étude à laquelle Paré se livre de la situation quelque peu problématique à ses yeux du théâtre franco-ontarien après la flambée d'enthousiasme qui avait caractérisé les années soixante-dix. Et l'on se rendra compte, aussi, que l'auteur ne recule pas, quand l'occasion se présente, devant la tentation polémique, comme c'est le cas à propos du *Roman colonial* de Daniel Poliquin, essai qui l'a manifestement agacé tant sur le plan littéraire qu'idéologique.

On est en présence ici, une fois de plus, venant de la plume de Paré, d'un livre important, à garder à l'œil en vue de la saison des grands prix littéraires de l'automne.

